

## Avertissement - abréviations

*Graphie des noms propres, sauf citations : La forme internationale actuelle a été adoptée pour les noms propres d'origine russe, tels que Plekhanov, Savinkov, etc. Pour celle du nom « Le Savoureux », le choix a été fait de l'orthographier avec une double majuscule, bien qu'une coquetterie, reprise de son père Joël, ait souvent conduit son fils Henry à l'écrire « le Savoureux ». Au sujet de son prénom, Henri ou Henry, on trouve les deux versions dans ses papiers officiels. La forme anglo-saxonne avec un « y » final qu'il privilégiait a été retenue. Afin de ne pas alourdir le texte, seules les sources et archives extérieures à la Maison de Chateaubriand-Vallée-aux-Loups font l'objet d'un appel de notes, sauf précision indispensable.*

*Celles-ci seront alors mentionnées :*

- Fonds Le Savoureux : MDC-FLS
- Bibliothèques Le Savoureux : MDC-BLS
- Archives de la Société Chateaubriand : MDC-SC

*Les autres sources le plus souvent interrogées et citées sont :*

*dans le fonds Paulhan conservé à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine), les correspondances, abrégées ainsi :*

- Correspondance d'Henry Le Savoureux avec Jean Paulhan : HLS-JP-
- Correspondance de Jean Fautrier avec Jean Paulhan : JF-JP

*aux Archives nationales (AN), le journal manuscrit de l'abbé Arthur Mugnier, pour l'essentiel inédit en ce qui concerne les références aux médecins : JMAM*

*Les Archives départementales des Hauts-de-Seine : AD92*

*Les Archives municipales de Châtenay-Malabry : AMCM*

## Prologue

Dans la banlieue sud de Paris, à environ une demi-heure de la place Denfert-Rochereau, tout un chacun peut aujourd'hui visiter la Maison de Chateaubriand, lieu préservé de Châtenay-Malabry dans un écrin de verdure, très loin de l'agitation et des bruits de la capitale. L'écrivain romantique a vécu dans cette demeure une dizaine d'années. Beaucoup de visiteurs ignorent que la préservation de son domaine de la Vallée-aux-Loups fut d'abord le fait d'un couple de médecins, derniers propriétaires privés du site. Les docteurs Henry Le Savoureux et Lydie Le Savoureux-Plekhanov y avaient établi une maison de santé qui a fonctionné de 1923 à 1959 et n'ont eu de cesse leur vie durant d'entretenir le souvenir du mémorialiste, de faire protéger et de transmettre cette résidence chère au cœur de l'illustre homme de lettres. Mais dans leur maison, ils ont également été les hôtes généreux, les confidents, parfois les protecteurs de grandes figures du monde intellectuel, littéraire et artistique du XXe siècle, de Robert Debré à Jean Paulhan et Jean Fautrier, de Julien Benda à Paul Léautaud et Marcelle Cahn, entre autres.

Durant près de quarante ans d'activité, le couple a croisé le chemin de femmes et d'hommes, brièvement soignés, souvent plus longuement accompagnés, qui leur ont accordé confiance et amitié. Quelques-uns ont manifesté leur gratitude aux deux praticiens dans des mémoires, journaux ou à travers leurs correspondances. Toutefois leur modestie, l'apparente légèreté, la facilité avec laquelle ils ont ouvert leurs portes et fait fonctionner leur établissement de soins ont laissé au second plan ces témoins engagés et souvent acteurs d'une passionnante époque, qui méritent d'être reconnus à leur juste valeur. C'est la raison du choix de cette double biographie. Dans leur pratique médicale, comme dans leur vie personnelle, Henry et Lydie Le Savoureux surent se montrer complémentaires. Leur complicité, après que chacun ait déjà vécu ses propres expériences, rencontres et amitiés, a

permis dans la durée le fonctionnement harmonieux et ouvert sur la cité de leur maison de santé. L'originalité de son fonctionnement intéresse aussi l'histoire de la médecine psychiatrique, spécialité d'Henry Le Savoureux, à une époque où elle était en pleine transformation.

Les docteurs Le Savoureux se rattachent par de multiples liens à la culture européenne, ouverte et cosmopolite, d'avant les grandes catastrophes de 1914 et de 1939. Nés l'un et l'autre en 1881, ils représentent un humanisme qui n'a guère plus cours. Leur aventure commune couvre tout un siècle. On y croise des aventuriers, la dernière reine de Madagascar, des révolutionnaires russes, des artistes et danseuses exilées, plusieurs sommités scientifiques, et des tours de magie... Débutant plusieurs années avant la naissance des deux protagonistes, dans les débuts de la Troisième République, elle se termine à la fin des années 1970, à la mort de Lydie Le Savoureux qui survécut dix-sept ans à son époux. Plonger dans l'histoire culturelle de la première moitié du vingtième siècle avec eux permet de côtoyer un peu de l'intimité d'artistes illustres, mais aussi d'évoquer d'intéressantes figures jugées secondaires, aujourd'hui à demi ou entièrement oubliées, car éclipsées par des contemporains plus flamboyants. Certaines sont heureusement en train de réémerger, à l'instar de Mina Loy ou de Louis de Gonzague-Frick. Dans les récits biographiques qui leur ont été consacrés, les médecins sont souvent omis ou, quand ils sont mentionnés, apparaissent comme utilités.

Le docteur Henry Le Savoureux commence à être un peu mieux connu, mais relégué le plus souvent à l'emploi d'aimable salonnier, avec tout ce que comporte le terme de restrictif et d'infime mépris. Tout juste reconnaît-on à Lydie Le Savoureux, « femme de... », le rôle de parfaite hôtesse, en ignorant qu'elle fut médecin aux côtés de son époux et fondatrice comme lui de la maison de santé de la Vallée-aux-Loups. Ils furent tellement plus que cela. Pour leurs invités et patients, ils jouèrent couramment le rôle d'aiguillon, favorisant avec une constante générosité leur créativité. De surcroît, la seule fondation de la Société Chateaubriand et son hébergement à la Vallée-aux-Loups, l'acharnement continu d'Henry Le Savoureux à vouloir préserver un domaine devenu aujourd'hui grâce à lui et à sa femme la maison de l'écrivain éponyme, auraient dû leur valoir depuis longtemps la reconnaissance. Il sera beaucoup question de l'une et de l'autre, toutefois d'autres que nous se chargeront de raconter leur histoire.

Citoyens impliqués, ils le furent également. Pour lui, dès l'affaire Dreyfus, puis comme élu municipal durant vingt ans, pour elle dès la

Première Guerre mondiale. Le fils de diplomate d'une Troisième République complexe, progressiste mais colonialiste, la fille d'un révolutionnaire russe exilé, introducteur du marxisme en Russie, Henry Le Savoureux et Lydie Plekhanov avaient déjà vécu et appris avant de former un couple. Tous deux, se situent dans la continuité de leurs débuts, en protégeant durant les sombres années de guerre plusieurs personnes qui leur durent d'avoir la vie sauve.

Les deux médecins ont laissé de très nombreuses archives, un trésor pour retracer des pans entiers de leur vie. Ce fut le point de départ. La Vallée-aux-Loups où ils ont résidé, pour Henry Le Savoureux dès 1914, pour Lydie Le Savoureux à partir de 1923 jusqu'à sa mort en 1978, conserve encore une grande partie de leur mobilier et de leurs objets, correspondances, photographies et papiers personnels ainsi que la plupart des livres de leur bibliothèque privée ou professionnelle. Certes, on peut regretter la disparition de quelques ouvrages et documents, cédés par Lydie à la fin de sa vie, ou égarés pendant les quatre ou cinq années autour de 1980 durant lesquelles la maison est demeurée sans grande surveillance et où quiconque pouvait s'y introduire facilement avant que les travaux nécessaires à son ouverture au public ne soient mis en œuvre. La domiciliation de la Société Chateaubriand à la Vallée-aux-Loups ajoute d'autres éléments à cet abondant premier corpus. Parfois fortuitement. En effet, à une époque moins consumériste que la nôtre, dans l'après-guerre où le papier était rare, où la moindre feuille était réutilisée pour des prises de notes ou comme brouillon, ces archives portent de temps à autre sur leur revers de précieux témoignages.

Signalés plus haut, les blocs épars constitués par la mention des Le Savoureux – le plus fréquemment, époque oblige, du psychiatre seul – dans les correspondances de plusieurs écrivains, dans les journaux littéraires ou les souvenirs, publiés ou inédits, d'autres personnalités sont venus s'y agréger. Les rassembler et les faire dialoguer ensemble fut très utile. Le reste est le lot habituel de tout enquêteur : archives officielles, sources et études en ligne, bibliothèques, etc. Un peu de chance aussi : l'aide opportune de chercheurs s'intéressant aux personnalités liées au lieu, à des patients ou à des proches des médecins, a ouvert de nouvelles voies ou obligé à creuser plus profondément certains sillons. Quelques intuitions enfin : l'immersion dans un sujet d'étude rend perméable ; comme les pièces d'un casse-tête, un objet, une archive... négligés auparavant, s'imbriquent et prennent sens un beau jour.

Toutes les archives du monde ne suffisent pas à reconstituer une existence, encore moins deux vies entrelacées. Elles ne conservent pas trace des subtiles évolutions au fil des années, des nombreuses discussions et échanges verbaux envolés, sauf quand ils furent rapportés par un Léautaud ou un abbé Mugnier. Les pudeurs d'une époque, plus discrète que la nôtre en matière de vie privée, obligent quelquefois l'imagination à prendre le relais. On ne lui a laissé pourtant que la portion congrue et si quelques erreurs d'interprétation se sont glissées dans ce livre, j'en suis la seule responsable.

Quelques lignes plus personnelles pour clore ce prologue. Ma rencontre avec les docteurs Le Savoureux s'est faite en deux temps. Mon premier contact avec la Maison de Chateaubriand et ses anciens propriétaires eut lieu en 1998 à l'occasion de la préparation dans une autre institution d'une exposition consacrée à Fautrier. Je ne m'étais pas attardée alors sur la personnalité du docteur qui avait caché l'artiste à la Vallée-aux-Loups où il avait pu peindre ses *Otages*. Il était simplement dans ce contexte un contemporain honorable et généreux, mais un acteur très mineur, sa femme ne fut même pas mentionnée.

Beaucoup plus tard, poursuivant ma carrière à la Vallée-aux-Loups, j'eus l'occasion de plonger dans les réserves et d'y remarquer des œuvres sans rapport avec Chateaubriand qui éveillèrent ma curiosité. La signature sur deux d'entre elles de Natalia Gontcharova, suivie d'une dédicace à son amie Lydie Le Savoureux, fut l'élément déclencheur d'une quête et d'une première petite exposition in situ consacrée à « Madame docteur » et à son monde russe d'origine. Un peu plus tard, l'exploration de la période de la guerre de 1939-1945 m'a permis d'approcher de plus près les deux médecins, de rectifier quelques approximations relayées trop hâtivement et d'affiner mes connaissances sur leur personnalité comme sur les événements survenus alors dans leur domaine et aux alentours. Depuis lors, la fréquentation des docteurs Henry et Lydie Le Savoureux, avec leurs limites et leurs travers, ne fut jamais décevante, bien qu'il ne soit pas question d'en faire des parangons – ce qu'ils auraient détesté.

À ce moment-là, les responsabilités et tâches quotidiennes ne me permettaient pas de consacrer autant de temps que je l'aurais souhaité à leurs archives en partie non inventoriées. J'ai quitté la Maison de Chateaubriand avant d'avoir pu effectuer certaines vérifications. Plus tard, j'y suis retournée épisodiquement, lorsque, libérée de toute obligation professionnelle, je me suis décidée à raconter l'histoire de ces deux médecins humanistes bien installés dans leur temps.

## Henry et Lydie, brève rencontre

Au moment de leur mariage en 1923 et de leur ancrage définitif à Châtenay-Malabry, les deux médecins avaient déjà l'un et l'autre une carrière et une riche histoire personnelle. Auparavant, ils s'étaient côtoyés et fréquentés amicalement avant de suivre des voies distinctes à la fin de leur année universitaire commune puis de se retrouver après la Première Guerre mondiale. Leur première rencontre avérée date de l'automne 1905. Lydie et Henry Le Savoureux ont chacun précieusement conservé leur exemplaire de la grande photographie d'un groupe d'étudiants de l'hôpital Necker de Paris posant pour la postérité en décembre 1905, sur laquelle ils figurent tous deux parmi les dix externes du docteur Hirtz. Lydie, qui s'appelait encore Plekhanov, est l'une des deux seules femmes du groupe<sup>1</sup>. Elle est assise légèrement en retrait, au centre. À sa droite, Henry Le Savoureux se tient debout les mains posées sur un porte-documents. Le chef du service, le docteur Edgar Hirtz, est assis à sa gauche. Ce dernier était un spécialiste des maladies respiratoires et de la tuberculose, maladie qui faisait alors beaucoup de ravages dans la population. En tenue de travail pour la plupart, longue blouse blanche boutonnée, tablier noué à la taille, les jeunes hommes comme il était d'usage à l'époque portent la moustache. Henry Le Savoureux se distingue un peu par le petit bouc qu'il gardera toute sa vie.

Lydie venait de Genève où étaient domiciliés ses parents. Elle était arrivée à Paris au début de l'automne en compagnie de sa sœur Genia. Les deux jeunes filles résidaient au numéro 5 de la rue Michelet, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement. Lydie Plekhanov commença sa formation auprès du docteur Hirtz le 15 novembre 1905 et y demeura jusqu'au 15 mai de l'année suivante, d'après l'attestation que lui fournit alors le médecin. Henry Le Savoureux vivait dans un petit appartement de la rue Bo-

1 L'autre s'appelait Melle Feldzer. Photographie in cat. exposition *Présences russes*, 15 mai-22 août 2010, Maison de Chateaubriand, Châtenay-Malabry, Conseil général des Hauts-de-Seine, 2010, p. 8

naparte, pas très loin du domicile de sa mère. Les deux étudiants en médecine ne semblent pas avoir noué de liens autres que simplement amicaux à cette époque-là. « De simples camarades », précisa bien plus tard Lydie<sup>1</sup>. Conservé par Henry, un petit dessin au crayon représentant une mince jeune femme vêtue d'une longue robe blanche, portant au revers un envoi « à Monsieur Le Savoureux 72bis Rue Bonaparte de la part de Melle Plekhanov », constitue la seule trace de cette relation amicale entre les deux externes.

À la fin de l'année universitaire 1906, leur parcours respectif les éloigne. Henry intègre à la rentrée suivante l'hôpital de la Pitié. Lydie passe les premiers mois de 1907 à l'hôpital de la Charité, comme l'atteste un certificat délivré le 17 juillet par le professeur de clinique chirurgicale de l'établissement. Elle repart ensuite achever sa formation médicale en Suisse. A-t-elle préféré s'éloigner ? Très discrète sur sa vie personnelle, comme pouvaient l'être en ce temps-là les jeunes filles, Lydie Plekhanov semble ne s'être intéressée alors qu'au théâtre et avoir fréquenté en priorité la communauté russe. Sa vie sentimentale, si elle en a eu une, demeure un mystère jusqu'à son mariage. Certaines dédicaces dans ses archives laissent supposer quelques flirts, mais aucune attache durable. Elle se rendait aussi occasionnellement dans les ateliers d'artistes de Montparnasse et, dans une interview réalisée un an avant sa mort<sup>2</sup>, elle évoque sa fréquentation du salon de Natalie Clifford Barney chez laquelle elle serait allée à plusieurs reprises avant son retour à Genève. Surnommée l'Amazone, cette femme de lettres américaine, extrêmement riche et ouvertement lesbienne, recevait dès 1905 dans une maison à Neuilly, avant de s'installer à partir de 1909 dans un pavillon de la rue Jacob<sup>3</sup>. Le futur psychiatre, de son côté, était à ce moment-là très proche d'une jeune poétesse anglaise... Les deux compagnons d'études se retrouveront douze ans plus tard.

1 Dans un entretien avec Carolyn Burke du 7 juin 1977, Université de Yale, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Carolyn Burke Collection on Mina Loy. Consulté grâce à Jennifer Ashby, avec l'aimable autorisation de Carolyn Burke.

2 Id.

3 Natalie Clifford Barney tenait salon tous les vendredis après-midi jusqu'en 1939. Elle soutint plus tard dans les années 1920, dans son « Académie de femmes », la production littéraire féminine en présentant des écrivaines françaises à d'autres de langue anglaise.

## Henry Le Savoureux, une enfance ballottée

Henry Le Savoureux est le second enfant de Jeanne Clara Caroline Le Savoureux, née Bellaire, et de son mari Joël Le Savoureux, alors « publiciste », c'est-à-dire journaliste. Il voit le jour le 5 janvier 1881 à Paris, au domicile de ses parents, rue du Cherche-Midi. Le couple, très épris, s'était marié durant l'automne 1875<sup>1</sup> et avait rapidement donné naissance à une petite fille, Marguerite, née le 13 novembre 1876. Henry est toujours resté proche de sa sœur qu'il surnommait affectueusement Margot. Cette dernière a contribué par son affection et sa douceur à rendre heureuse et moins solitaire la première période d'une enfance chahutée, « baladée » d'un pays à l'autre.

La famille Le Savoureux serait originaire de Bretagne, implantée dans le Massif central et en Charente-Maritime<sup>2</sup>. Elle appartient à la grande bourgeoisie cultivée et aisée de province, catholique, puis protestante depuis la conversion du grand-père paternel d'Henry, Eugène. Ce dernier, pasteur, a laissé des écrits sur l'ancien Testament. Un de ses oncles, professeur de lettres, s'intéressait à l'éducation des enfants, il publiait ses ouvrages de pédagogie sous le pseudonyme de Franck d'Arvert. Pendant l'été, régulièrement, la famille se rassemble aux Fontaines, propriété appartenant à l'oncle Abel située près de Chaillevette, à quelques kilomètres de La Palmyre. Ils se rendent aussi parfois chez un autre oncle, dans le centre de la France. Du côté maternel, Henry Le Savoureux a également des attaches bretonnes – la famille possède une villa près de Quiberon – et il aimera toujours séjourner sur la côte armoricaine.

1 Le 20 novembre 1875 à la mairie du VI<sup>e</sup> arrondissement

2 Dossier biographique sur Joël Le Savoureux constitué par Jean-Michel Bouyer, non publié, confié aux Archives municipales de Châtenay-Malabry et à la Maison de Chateaubriand en 2016



Les parents du futur médecin fréquentent les salons littéraires éclairés, de tendance radicale, en particulier celui très prisé de Pauline Ménard-Dorian<sup>1</sup> où se retrouveront bientôt les défenseurs du capitaine Dreyfus. Ils côtoient des hommes politiques, républicains convaincus, désireux de relever leur pays après la défaite de la guerre de 1870. Pétris d'idées généreuses et de bonnes intentions, ils misent sur l'éducation, la culture, ils seront aussi malheureusement souvent des soutiens aux campagnes de colonisation dans lesquelles s'était lancée la III<sup>e</sup> République. Le parrain respecté d'Henry Le Savoureux, Paul Gérente, est l'un de ces hommes, médecin spécialiste de l'aliénation mentale, futur sénateur d'Alger et, comme Joël Le Savoureux, brièvement journaliste<sup>2</sup>.

Après avoir été rédacteur au journal gambettiste<sup>3</sup> *Paris*, Joël Le Savoureux embrasse la carrière diplomatique alors que Henry est encore tout petit. Il est à peine âgé de cinq ans et en culottes courtes quand son père est nommé vice-résident général à Tamatave, à Madagascar, où la famille va demeurer plus de trois ans. Entre deux expéditions militaires françaises, le pays est en phase d'être colonisé<sup>4</sup>. La ville, située sur la côte nord-est, au bord de l'Océan Indien, est déjà un grand port et la deuxième cité de l'île, lorsque le ménage Le Savoureux s'y installe. Le jeune Henry et sa sœur jouissent de leur statut d'enfants de diplomate, mais les conditions de vies sont dures, le climat tropical est plutôt insalubre à Tamatave, entourée par des lagunes et des marais, les déplacements difficiles par manque d'équipements. Le pays reste dangereux, malgré l'accalmie relative entre les deux campagnes françaises. L'unique photographie conservée de cette période malgache montre une fillette et un garçonnet, trop habillés et chaussés de bottines, immortalisés sur un sentier au milieu d'une végétation luxuriante. Marguerite, protégée par une grande ombrelle blanche est juchée sur une sorte de palanquin porté à l'épaule par quatre jeunes autochtones pieds nus et vêtus d'un uniforme blanc, veste ceinturée, pantalon à mi-jambes, couvre-chef à petits bords assorti. Des domestiques de la Résidence française ? À droite du cliché, un autre indigène en tenue blanche et portant un chapeau chinois fait face à l'objectif. Au

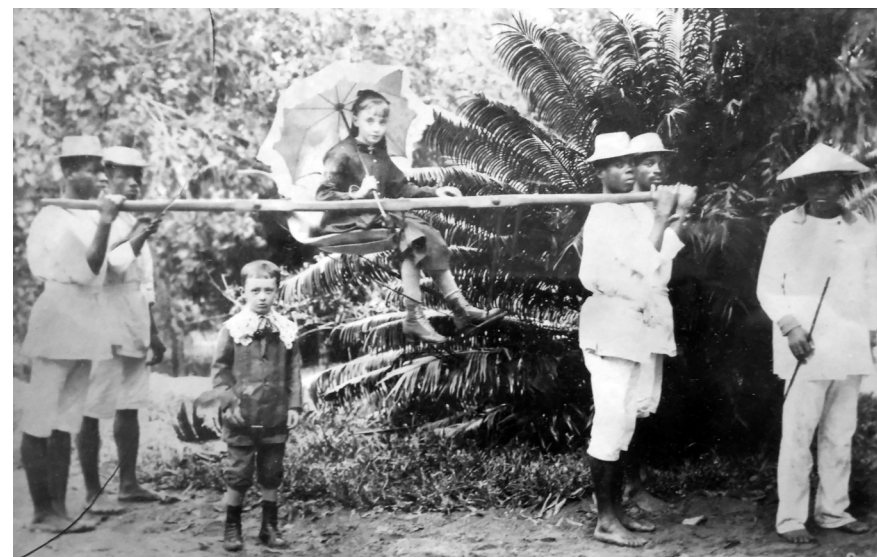
1 Pauline Ménard-Dorian était l'épouse du peintre Georges Hugo, petit-fils de Victor Hugo. Son salon aurait été un des modèles de Proust pour celui de Madame Verdurin.

2 Sénateur de la province d'Alger de janvier 1882 à janvier 1912, et directeur entre 1901 et 1903 d'un hebdomadaire politique *Les Nouvelles de Blida*

3 À savoir de tendance républicaine, de gauche modérée

4 Après une première expédition en 1881-82, Madagascar est placée sous protectorat de la France. Une deuxième expédition française en 1894-95 met de façon brutale fin à l'indépendance relative malgache l'année suivante. La reine est déchuée et exilée.

premier plan, minuscule à côté de l'étrange équipage, le petit Henry fixe le photographe, peu assuré et l'air plutôt mécontent.



Henry et Marguerite Le Savoureux à Madagascar, vers 1889

Le règne de la dernière souveraine, Ranaivalona III, a commencé depuis trois ans. Pour distraire la jeune reine, un personnage farfelu, magicien et aventurier toulousain, plus ou moins affabulateur, Marius Cazeneuve<sup>1</sup>, organise et met en scène pour elle des séances de prestidigitation, afin prétend-il d'aider par son art l'implantation française sur l'île convoitée également par les Anglais. L'homme, dont le vice-résident Le Savoureux a facilité l'arrivée, reste à peine deux mois dans le royaume, bénéficiant brièvement de la protection royale, avant de regagner la métropole. Il fait la démonstration de ses tours d'illusionniste auprès du résident général Le Myre de Vilers, des vice-résidents et de leurs familles. Les enfants Le Savoureux ont dû être fascinés par les tours de magie auxquels ils n'ont pu manquer d'assister, les distractions étant rares pour les familles des hauts fonctionnaires fraîchement arrivés dans le pays.

Finalement, le ménage Le Savoureux retourne en métropole en décembre 1889. Souffrant de fièvres, affaibli par la malaria, Joël Le Savoureux occupe brièvement pendant sa convalescence d'autres postes, d'abord celui de consul de France, chargé du vice-consulat de Routschouk (aujourd'hui Roussé) au nord de la Bulgarie, avant d'être

1 Marius Cazeneuve a laissé un récit sur sa période malgache, *À la cour de Madagascar, magie et diplomatie*, 1896, dans lequel il se donne le beau rôle et a fait récemment l'objet de plusieurs études.

muté en Belgique, à Mons, pour quelques mois. Il n'est pas certain que la famille du diplomate l'ait suivi dans ces postes intermédiaires. Les archives de son fils Henry ne gardent aucune trace d'un quelconque séjour dans ces deux villes. Quoi qu'il en soit, le jeune garçon placé en demi-pension à l'École alsacienne de Paris ne l'accompagne pas. L'École alsacienne<sup>1</sup>, fondée par des universitaires protestants très peu de temps après la défaite française de 1870 et l'annexion de l'Alsace-Lorraine par les Allemands, est un établissement privé laïque. Dispensant un enseignement humaniste de qualité, laboratoire d'initiatives pédagogiques innovantes, élitiste en raison de coûts de scolarité élevés, elle est très tôt prisée par la bourgeoisie intellectuelle et politique de la IIIe République. Depuis sa création, de nombreuses personnalités y ont fait leurs études secondaires<sup>2</sup>. Lorsque les parents Le Savoureux y inscrivent leur enfant, elle est déjà réputée.

Henry est un élève timide et solitaire, peu habitué à la vie dans un établissement scolaire, aussi huppé soit-il. Restant à l'écart de ses camarades, il est remarqué lors d'une récréation par un autre jeune garçon qui rêve déjà de grands exploits et d'exotisme, à qui il semble d'abord un peu ridicule, engoncé dans des vêtements trop sérieux pour son âge.

« Une bonne en costume breton venait le conduire et le chercher. Bien sagement, il lui donnait la main pour traverser la rue. Il avait une serviette de cuir noir au lieu du sac que nous avions tous, ce vulgaire sac d'école qui se porte sur le dos, mais qu'on fait voltiger et balancer au bout de ses courroies. Il portait des guêtres vernies à petits boutons pour protéger ses mollets du froid et un pardessus à col de fourrure qui lui donnait l'air d'un petit vieux. »

Mais le futur aventurier et écrivain, Henry de Monfreid, qui propose cette description dans un de ses volumes de souvenirs<sup>3</sup>, est intrigué par cet enfant maladroit et zézayant. Très vite, après avoir appris qu'Henry Le Savoureux revient de Madagascar, il se lie d'amitié avec lui.

Monfreid narre longuement sa rencontre avec le jeune Henry, les merveilleux jouets d'enfant riche et gâté de ce dernier, la fascination

1 Sur l'École alsacienne, Georges Hacquard, *Histoire d'une institution, l'école alsacienne, l'école de la légende 1891-1922*, Jean-Jacques Pauvert aux éditions Suger, 1976 ; voir aussi la partie *Historique* du site internet de l'école.

2 D'André Gide à Jean-Paul Belmondo, en passant par Elisabeth Badinter, Théodore Monod ou Gabriel Attal

3 Henry de Monfreid, *L'Abandon, L'envers de l'aventure*, Grasset, 1961, pp. 60-83

qu'exerce sur lui l'appartement cosu du diplomate, débordant d'objets exotiques rapportés de la lointaine nouvelle colonie, et décrit la personnalité de Joël Le Savoureux : un homme distingué, élégant, aimant plaire et pétri d'humour distancié. D'après d'anciens proches, le père transmet à son fils tous ces traits de caractère. Sa mère, toujours selon Monfreid, était une belle femme à la quarantaine épanouie, gaie et attentionnée envers son époux malade et ses enfants. Le récit vivant et bourré d'anecdotes parfois burlesques que fait l'aventurier de son amitié enfantine avec Henry Le Savoureux montre que le petit garçon timide n'était pas toujours aussi sage qu'il le paraissait, en témoigne l'exhibition de ses fesses à la fenêtre pour épater son camarade et les passants, l'organisation, dans les sous-sols de l'immeuble, d'un duel à l'épée par le futur psychiatre qui venait de lire *les Trois mousquetaires*, duel interrompu à temps par le concierge. L'auteur se rappelle également la générosité qui animait déjà le garçonnet, lequel avait offert à son jeune camarade un magnifique train miniature qu'il venait de recevoir, générosité qui ne se démentit jamais. Les deux enfants échangent aussi des livres et leurs impressions sur leurs lectures. Tous les deux rêvent d'aventures lointaines. Monfreid lit *Les Mangeurs de feu* de Louis Jacolliot et le jeune Le Savoureux *Le Robinson suisse* du pasteur Johann David Wyss<sup>1</sup>. L'intrigue du premier roman se déroule en partie en Russie, puis en Australie, le deuxième est fortement inspiré par le livre de Daniel Defoe, mais intègre des enfants au récit. Henry Le Savoureux laisse aussi courir son imagination devant les planches des dictionnaires illustrés, offert par sa mère, le Gazier dont il copie des dessins et un Larousse que doit lui donner un autre de ses camarades, Paul Augé<sup>2</sup>, futur lexicographe et éditeur du *Petit Larousse illustré* à la suite de son père, Claude.

Après l'épisode malgache et les intermèdes bulgare et belge, Joël Le Savoureux va occuper le poste de consul de France à Édimbourg, pendant près de quatre ans, de 1891 à fin 1895. La ville est en pleine modernisation, moins industrialisée que Glasgow et plus agréable à vivre. Le consul est apprécié des autorités. Il se mêle suffisamment à la vie intellectuelle de la capitale écossaise pour être convié à donner une conférence sur Madagascar à la Scottish Geographical Society en février 1893<sup>3</sup>. À l'heure où la France tente d'affermir sa mainmise sur Madagascar, ni l'invitation, ni les propos tenus ne sont sans doute dénués

1 Lettre d'Henry Le Savoureux à son père, du 8 février 1891

2 Id.

3 Texte publié dans le *Scottish Geographical Journal*, vol. 9, n° 3, 1893, pp. 127-141

d'arrière-pensées. Le consul se montre modeste sur les observations qu'il a pu faire dans l'île, très diplomate en somme.

Ayant achevé sa scolarité primaire à l'École alsacienne, son fils Henry entame à Édimbourg ses études secondaires. Certainement inscrit dans une très bonne école, il apprend l'anglais. Lors de son retour en France à la rentrée 1895, l'adolescent est parfaitement bilingue, beaucoup plus à l'aise avec la langue anglaise qu'avec le français qu'il a peu pratiqué hors du cercle familial. De ce séjour écossais, il n'a gardé qu'une photographie prise dans la campagne près d'Édimbourg. Datée d'avril 1893, elle montre un jeune garçon pâle et fluet, adossé à un petit rocher en bordure d'un chemin. Coiffé d'un béret, arborant un costume de collégien, il a le front haut et dégagé, le nez droit, le regard lointain et affiche comme dans tous ses portraits d'enfance et d'adolescence un air triste ou ennuyé. Le futur médecin ne semble pas beaucoup s'aimer à ce moment-là et cache mal son déplaisir d'être photographié.

## La fin de l'innocence

Lorsque, sur proposition de la reine d'Angleterre, le père d'Henry est nommé consul à Singapour à la fin août 1895, il est décidé que l'adolescent restera en France pour achever ses études secondaires. Le couple Le Savoureux et leur fille aînée arrivent dans l'archipel le 1er janvier par un bateau en provenance de Marseille<sup>1</sup>. Mais, le climat singapourien, très chaud et très humide, est tout aussi malsain que celui de Madagascar pour le diplomate qui retombe rapidement malade. Trois mois à peine après son arrivée dans la colonie britannique, le 10 mars 1896, Joël Le Savoureux meurt d'une fièvre paludique à l'âge de quarante-six ans. De nouveau inscrit à l'École alsacienne où il est pensionnaire, Henry, âgé maintenant de quinze ans, ne peut assister aux obsèques de son père. Seules sa mère et sa sœur Marguerite accompagnent le consul à sa dernière demeure, le cercueil enveloppé dans un drapeau français. Joël Le Savoureux est inhumé sur place avec les honneurs, il repose dans le petit cimetière mémoriel jouxtant l'église arménienne de Saint Grégoire<sup>2</sup>. Une plaque commémorative est apposée dans le cimetière familial du village de Chaillevette<sup>3</sup>.

Quels sentiments, détresse, solitude, abandon... ont animé les pensées de l'adolescent en cette fin d'année scolaire ? Pudique, il ne s'est guère livré sur cette blessure intime. L'année suivant le décès de son père, il intègre au sein de l'école un cercle amical qui s'était mis en place un an plus tôt. Cette petite bande est composée d'un futur écrivain, Pierre Lièvre, des deux fils du sous-directeur de l'école, Eugène et André-Édouard Marty – le deuxième deviendra illustrateur –, de Mi-

1 The Singapore Free Press and Mercantile Advertiser (weekly), 7 jan. 1896, p 16 <http://eresources.nlb.gov.sg/newspapers/Digitised/Article/singfreepresswk18960107-1.2.89?ST=1&AT=-search&k=the+strait+echo&P=216>

2 Blog de Claude Hudelot, 15 septembre 2016, Médiapart, "Singapour, entre harmonie bien ordonnée et cosmopolitisme"

3 Jean-Michel Bouyer, dossier cité, est parti de cette plaque pour enquêter sur la famille de Joël Le Savoureux.



chel Régnard, futur médecin, et d'Émile Raulin, musicien et peintre doué de tous les talents. Ils sont surnommés par leurs condisciples « les intellectuels ».

Henry Le Savoureux partage avec eux l'amour du théâtre et des arts, avec une prédilection marquée pour les Préraphaélites anglais. Ces adolescents, souvent timides, jouent les dandys et abusent des postures affectées. Henry Le Savoureux relatant sa première rencontre avec Lièvre le décrit ainsi :

« En entrant en troisième à l'École Alsacienne, j'aperçus un Pierre Lièvre assez bizarre d'apparence. Les cheveux coupés à la Charles VIII, la mine futée, il rappelait certains visages féminins du Vinci. Désordonné, taché d'encre, élève fantaisiste, paresseux, il riait constamment et silencieusement<sup>1</sup>. »

Lucide, il ajoute plus loin :

« Quand on regarde les photographies d'amateur d'avant 1900 où nous sommes groupés avec Pierre Lièvre, on peut se demander si l'absence de simplicité était alors le privilège de notre ami<sup>2</sup>... »

Son camarade André-Édouard Marty ne dit pas autre chose :

« D'amusantes photos prises vers notre seizième année par le [sic] Savoureux montrent nos silhouettes démodées et légèrement prétentieuses, et je me dis que nous aurions bien divertifié ceux que cette époque fait rire.<sup>3</sup> »

Sur les clichés conservés par leur auteur, on voit les adolescents, seuls ou en groupe, prenant des poses de poètes maudits, jouant les artistes, livre ou journal à la main, ou alignés en file indienne sur les marches d'un escalier. Henry Le Savoureux, en redingote et gilet, arbore une lavallière autour du cou, Pierre Lièvre un nœud papillon.



Le groupe des *Intellectuels* de l'École alsacienne (Henry, assis à gauche)

Les bulletins scolaires d'Henry Le Savoureux contiennent des appréciations de professeurs qui ne varient guère de la classe de troisième à la terminale : un bon élève, consciencieux mais jugé un peu lent d'esprit et timide. À la fin de la classe de seconde, le directeur de l'établissement note qu'il maîtrise bien le français malgré les quatre ans passés en Écosse entre sa dixième et sa quatorzième année. Dans le tout dernier, du 28 juin 1900, il estime qu'il a fait une bonne année scolaire mais termine par une nouvelle remarque sur la timidité excessive de son élève. Ce manque d'assurance est-il la raison de la mention à peine « passable » que ce dernier obtient au baccalauréat ès lettres classiques, section lettres philosophie, le 10 juillet 1900 ?

Quoi qu'il en soit, les amitiés nouées à l'École alsacienne ont aidé le jeune homme à sortir de son isolement. Elles se poursuivent encore un temps et les jeunes gens fréquentent ensemble les ateliers d'artistes, les théâtres... mais ils empruntent des chemins divergents. Eugène Marty devient ingénieur, Régnard et Raulin mourront peu après la Grande guerre, les trois autres continueront à se voir de loin en loin, mais sans la même complicité. Une rivalité intellectuelle larvée entre Henry Le Savoureux et Pierre Lièvre les éloignera progressivement, sans qu'ils rompent totalement, tandis que la camaraderie entre le médecin et le dessinateur se maintiendra dans le temps.

1 Citation extraite des épreuves de correction d'un article inédit destiné à un numéro spécial de la revue *Le Divan*, n° 233, janv.-mars 1940, *Le Souvenir de Pierre Lièvre*. La sœur de Pierre Lièvre, mécontente du portrait sans concession dressé par le docteur Le Savoureux en refusa la publication.

2 Id. note précédente

3 Article publié dans la revue citée, sous le titre « Enfance », p. 97



## L'enfance de Lydie Plekhanov, précarité et amour des idées

Lydie Plekhanov naît le 28 mai 1881, quelques mois après Henry Le Savoureux, aux Molières dans l'ancien département de l'Oise. C'est par hasard que Sofia Lidia Gueorguievna, selon l'état civil, voit le jour en France. Elle est la fille de Gueorgui Valentinovitch Plekhanov et de Rosalia Marcovna Bograde, que leurs activités politiques et la police tsariste avaient contraints de quitter la Russie. Le théoricien de la social-démocratie russe, traducteur de l'œuvre de Marx et son introducteur en Russie, venait de passer un an dans la région parisienne où sa femme, futur médecin, l'avait rejoint. Le couple avait perdu un premier enfant, née avant l'exil, Vera qui avait vécu moins d'un an. À la naissance de Lydie – son premier prénom sera vite abandonné –, les Plekhanov étaient à la veille de partir en Suisse où une longue période d'errance de trente-sept ans les attendait.

Le ménage vit quelque temps à Zurich, puis à Baugy, sur les hauteurs de Clarens, et finit par s'installer à Genève, la grande cité cosmopolite, lieu d'accueil de tous les progressistes et révolutionnaires exilés d'Europe. En juin 1889, Gueorgui Plekhanov, expulsé à l'instar d'autres émigrés russes, réside en Savoie de l'autre côté de la frontière à Mornex, mais se rend dès qu'il le peut auprès de sa famille restée dans la grande ville suisse, d'autant qu'il a maintenant trois enfants. Une deuxième fille, Eugénie dite Genia, est née le 14 juillet 1883, à Carouge, aujourd'hui quartier genevois, suivie d'une troisième née l'année de son expulsion. Mais Maria mourra d'une méningite avant ses quatre ans<sup>1</sup> laissant ses parents très abattus. Les deux sœurs survivantes, Lydie et Genia, que deux ans séparent resteront toujours très proches.

Au début, les conditions de vie sont très difficiles et durant plusieurs années, surveillés de près dans les pays d'accueil, sans ressources

stables, les exilés manquent d'à peu près tout. Des aides financières promises, du côté de la famille Bograde restée à Kherson et Odessa, n'arrivent pas ou en quantité insuffisante, celles espérées de la part de camarades politiques non plus<sup>1</sup>. Pourtant, en grande partie grâce à Rosalie, la situation se stabilise peu à peu. Le premier étage du 6 rue de Candolle où la famille aménage officiellement à partir de 1894 devient une adresse incontournable pour les révolutionnaires russes comme pour nombre d'intellectuels démocrates de toute l'Europe au tournant du XXe siècle.

Un témoin décrit le cadre où achève de grandir Lydie Plekhanov : une succession de petites pièces meublées sans prétention, la plus belle donnant sur une rue calme occupée par le bureau de Plekhanov. En face, de l'autre côté de la rue, se trouvaient l'une des façades de l'université et le jardin du Bastion. La bibliothèque de l'homme de lettres était riche notamment de tous les ouvrages offerts par ses visiteurs, les rayonnages, les guéridons et les meubles, jusqu'aux fauteuils, couverts de livres, de revues et de correspondances dans plusieurs langues européennes. Beaucoup de livres d'art y figuraient. Aux murs, des photographies d'œuvres d'art, dont une reproduction du *Moïse* de Michel-Ange, côtoyaient un grand portrait encadré de Marx et un buste de Voltaire<sup>2</sup>.

L'éducation des deux sœurs semble avoir été à la fois exigeante et libérale. Dans une lettre tardive à Genia, Lydie évoquait avec affection la fermeté de leur père quant à leurs lectures. Elles devaient se plonger avec cohérence et méthode, mais sans se disperser, dans les sujets qu'elles avaient elles-mêmes choisis. Les deux filles grandissent dans une ambiance intellectuelle relevée et cosmopolite. À la maison, on parle plusieurs langues et surtout le français. Gueorgui Plekhanov intègre l'esthétique dans sa pensée politique ; il est mentionné dans certains dictionnaires d'histoire de l'art pour un ouvrage sur l'art français du XVIIIe siècle. Il écrit aussi des articles de critique théâtrale, notamment dans la revue russe *Studia*, consacrée aux arts de la scène. La sensibilité de Rosalie Plekhanov la porte plutôt vers la musique. Elle établit un dialogue resté inédit avec le compositeur Scriabine, considé-

1 Id., p. 63

2 Mikhaïl Chichkine, *La Suisse russe*, Paris, Fayard, 2007, p. 85 et s., évoque en particulier la famille Plekhanov dans le chapitre consacré à Genève.

1 Samuel H. Baron, *Plekhanov, the Father of Russian Marxism*, Stanford, Stanford University Press, 1963, p. 56

ré par les premiers biographes du musicien comme une source des plus pertinentes et d'une grande acuité<sup>1</sup>.

L'origine et la personnalité des parents Plekhanov requièrent l'attention. Aujourd'hui figure historique reléguée au second plan, Gueorgui Plekhanov est encore mentionné en bonne place dans les encyclopédies et les ouvrages consacrés à la genèse de la révolution russe. Des études en ligne, qui selon la sensibilité des auteurs peuvent avoir des tonalités assez différentes, permettent aussi de se faire une idée de la pensée et du rôle politique du philosophe-théoricien russe. En revanche, son histoire personnelle est moins connue. Une seule biographie, en langue anglaise, lui a été consacrée dans les années 1960 par l'historien américain Samuel H. Baron<sup>2</sup> auquel Lydie Le Savoureux et sa sœur donnèrent de précieuses informations.

Gueorgui Valentinovitch Plekhanov, naît à Gudalovka (près de Lipetsk, Russie), en 1856, dans une famille appartenant la petite noblesse terrienne, militaire et administrative. Il grandit dans un milieu austère auprès d'un père rigide, voire brutal, opposé à toute réforme. Dans les années 1876-1880, il entreprend des études à l'académie militaire de Saint-Petersbourg et milite en faveur de la révolution populiste en intégrant le groupe « Terre et Liberté », et en participant aux manifestations historiques contre le tsar du 6 décembre 1876, sur la place Notre-Dame de Kazan à Saint-Petersbourg, sévèrement réprimées. Menacé de prison à la suite de ces émeutes, contraint à l'exil en 1880, Plekhanov se réfugie à Paris avant d'aller en Suisse. Il étudie l'œuvre de Marx, dont il fait la première traduction en russe, et participe comme délégué à la IIe Internationale en 1889. Auparavant, il avait fondé avec Vera Zassoulitch, Léo Deutsch et Pavel Axelrod, le groupe de « l'Émancipation du travail » en 1883, prémices du Parti ouvrier social-démocrate fondé lui en 1898. De 1900 à 1903, il collabore au journal révolutionnaire *l'Iskra*, avec Lénine. Mais, les deux hommes s'opposent sur des questions théoriques et Lénine quitte le journal en 1903. Malade au moment de la première révolution russe de 1905, Plekhanov, malgré son désir d'y participer, est contraint de rester à Genève. Durant ses premières années d'exil marquées par une grande pauvreté, le théoricien avait contracté la maladie qui finit par l'empor-

ter. Lorsque sa femme Rosalie ouvre un sanatorium à San Remo, il y fait de longs séjours afin de tenter de se soigner.

Lors de la révolution de Février 1917 – du 8 au 16 mars, selon le calendrier actuel –, Plekhanov rentre triomphalement en Russie où il arrive le 31 mars. Mais il s'oppose aux bolcheviks dont il avait pressenti les dérives et rejoint les mencheviks. Hostile à la violence de la révolution d'Octobre, très affaibli par sa tuberculose, il part dans un sanatorium en Finlande, à Terijokien (aujourd'hui Zelenogorsk, en Russie). Il y meurt le 30 mai 1918. Plekhanov repose au cimetière Volkovo de Saint-Petersbourg, à la passerelle des écrivains. Une maison-mémorial lui est dédiée à Lipetsk et une prestigieuse université d'économie porte toujours son nom à Moscou.

Homme d'une grande culture, Gueorgui Plekhanov, indépendamment du russe, écrivait et parlait couramment le français, l'anglais, l'allemand et l'italien. Outre les articles consacrés à l'art et au théâtre mentionnés précédemment, il a laissé de nombreux écrits philosophiques théoriques, la plupart traduits en français, grâce notamment à sa fille Genia qui se consacra longuement à leur édition. Ses plus importants sont un *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, paru pour la première fois en 1895 à Saint-Petersbourg sous le pseudonyme de N. Beltov, et *La conception matérialiste de l'histoire*, texte d'une conférence prononcée à Genève en 1904<sup>1</sup>.

Moins connue que son mari dont elle partageait les engagements depuis leur rencontre à la fin des années 1870, dotée d'une forte personnalité, la mère de Lydie, Rosalie Marcovna Bgrade-Plekhanova, est née en 1856. Elle est issue d'une riche famille juive de la province de Kherson, au sud de l'actuelle Ukraine<sup>2</sup>. Être à la fois femme et juive dans la Russie des années 1870 lui interdit doublement l'accès à de nombreuses carrières. Elle poursuit des études de médecine à l'Académie militaire de Saint-Petersbourg, dans la section ouverte aux femmes, et peut ainsi se rendre sur le front de la guerre russo-turque de 1877-78. Rosalie Bgrade est saisie par la corruption des officiers, et par la grande misère des médecins et des soldats blessés. Elle épouse Plekhanov au printemps 1879. Cependant, le divorce n'étant pas autorisé à l'époque des tsars, leur union civile n'est pas reconnue et, pour diverses raisons, elle ne peut ni passer son diplôme de médecin ni

1 On trouve le texte de ces ouvrages dans la section française du site Marxists Internet Archive, <https://www.marxists.org/francais/plekhanov/index.htm>

2 Il est impossible de dire si Rosalie Plekhanov revendiquait ses origines ukrainiennes à l'époque où Kherson appartenait à l'Empire russe et plus tard à l'Union soviétique, rien dans sa correspondance avec ses filles ne permet de l'affirmer ou de l'infirmer.

1 Le gouvernement soviétique, qui avait tout fait pour récupérer les manuscrits, écrits et bibliothèque de Plekhanov après sa disparition, ne jugea pas bon de publier les mémoires de Rosalie Plekhanov dans lesquels figurait leur échange.

2 Baron, op. cit.

exercer. Gueorgui Plekhanov qui avait été brièvement marié avant de rencontrer Rosalie ne parvint à divorcer officiellement de sa première épouse qu'en 1908<sup>1</sup>. La jeune femme, enceinte, ne suit pas immédiatement son compagnon dans son exil. Elle ne le rejoint en France qu'en juillet 1880, après le décès de leur bébé Vera. Après la naissance de Lydie, ils partent pour la Suisse.

Très engagée, ardemment convaincue de la nécessité de soigner, d'améliorer les conditions de vie de ses camarades, Rosalie Bgrade doit recommencer à zéro. « Du plus profond de l'âme de chacun de nous, les révolutionnaires d'origine juive, il y avait un sentiment de fierté blessée et une infinie pitié pour les nôtres, et beaucoup d'entre nous ont été fortement tentés de se consacrer au service de nos blessés, humiliés et persécutés », a-t-elle écrit<sup>2</sup>. Inscrite à l'université des sciences de Genève avant même la naissance de Genia, elle soutient sa thèse de médecine, dont le sujet porte sur le traitement du cancer de l'utérus<sup>3</sup>, le 18 juin 1889.

C'est une femme intelligente, énergique et pragmatique, qui participe aux travaux théoriques de son mari mais entretient aussi quasiment seule le ménage, grâce à son travail de médecin – elle exerce surtout auprès de la communauté russe en exil<sup>4</sup> – et par des cours dispensés aux enfants de la bonne société genevoise. Plekhanov y contribue pour sa part, servant de précepteur à de jeunes garçons de riches familles russes installées dans la métropole suisse, ou écrivant des articles dans divers journaux de sensibilité socialiste dans l'une ou l'autre des cinq langues européennes qu'il parle couramment.

Grâce à sa rencontre à Bogliasco, localité près de Gênes, avec Alexandre Scriabine<sup>5</sup> qui s'était brièvement rapproché de son mari, Rosalie organise l'année suivante, en juin 1906, – dans le but de récolter des fonds pour la révolution – plusieurs concerts au cours desquels il

se produit. Elle a relaté avec finesse et pas mal d'humour ses échanges avec lui, ainsi que le malentendu, et malgré tout l'amitié, entre le musicien mystique et le théoricien matérialiste<sup>1</sup>. Mémorialiste, Rosalie Bgrade est aussi une épistolière appréciable ; dans sa correspondance privée avec ses deux filles, passant alternativement du russe au français et du français au russe, elle montre une infinie tendresse à leur égard, une énergie à toute épreuve et conserve le même regard percutant.

Probablement à la fin de 1908 ou au début de 1909, elle est enfin en capacité d'ouvrir une maison de repos dans la villa Vittoria II qu'elle loue à un citoyen suisse, V. A. Shreiber, à San Remo.



Les Plekhanov à San Remo (debout : Genia, Rosalie, Lydie et une tante ; assis : un oncle, une tante et Gueorgui) vers 1910-1912

Depuis quelques années, cette ville de la côte ligure, proche de la frontière française, était devenue un lieu de villégiature et de cure de l'élite européenne et en particulier russe qui comptait une colonie d'environ mille personnes, la plupart installées à demeure. En hiver le climat y était plus favorable que celui des montagnes helvètes pour les poumons malades de son époux. Une fois son diplôme de médecin en poche, Lydie Plekhanov y assistera sa mère jusqu'à la révolution de Février 1917. Lorsque ses parents repartent en Russie participer à l'Histoire en train de se faire, la jeune doctoresse gère seule le sanatorium de San Remo jusqu'à la mort de son père. Un an plus tard, en 1919, Rosalie Bgrade revenue pour régler l'avenir de la maison de san-

1 Chichkine, op. cit., p. 137

1 Baron, op. cit., p. 19

2 Cité en exergue d'un article de D. Ruben, « View of Marxism and the Jewish Question », *The Socialist Register*, 1982, en ligne <https://socialistregister.com/index.php/srv/article/view/5481/2380>

3 Mme Rosalie Bgrade, *Le Traitement du cancer de l'utérus, thèse inaugurale présentée à la faculté de médecine de Genève pour obtenir le grade de docteur en médecine*, Genève, Imprimerie suisse, 1889

4 Natalia Tikhinov, « Les étudiantes de l'Empire des Tsars en Europe occidentale : des exilées "politiques" ? », in *Sextant, revue du groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes et le genre*, Éditions de l'Université de Bruxelles, n° 29, 2006

5 Pianiste, compositeur, Scriabine, né en 1871 et mort en 1914 à Moscou, est notamment l'auteur du *Poème de l'extase*, œuvre symphonique emblématique de sa philosophie et de son mysticisme.



té avec sa fille aînée, l'accompagnera en France afin d'ouvrir un cabinet médical à Boulogne, avant de repartir en URSS où elle se consacrera à la mémoire et à la publication des œuvres de Plekhanov pendant de longues années. Elle rejoindra ses filles en France au début de la Seconde Guerre mondiale et finira sa vie en 1949, auprès de Lydie et de son gendre bien-aimé Henry, immergée dans le climat intellectuel de la Vallée-aux-Loups qui lui convenait à merveille.

### Lydie Plekhanov, jeune fille de la bonne société genevoise

De ses premières années vécues dans une grande pauvreté, de sa plus jeune sœur, morte alors qu'elle avait une douzaine d'années, Lydie Plekhanov-Le Savoureux n'a jamais parlé. L'aménagement de la famille Plekhanov dans la rue Candolle alors qu'elle atteint l'adolescence change son existence. Mais son sens aigu des responsabilités tire probablement son origine de cette enfance précaire où son rôle d'aînée a dû lui peser plus d'une fois.

Lydie est devenue une jeune fille curieuse, spirituelle et rêveuse. Excellente élève de l'école secondaire et supérieure de jeunes filles de Genève, mais très bavarde et pince-sans-rire avec ses camarades, elle s'attire quelques réprimandes de professeurs lui reprochant son « irrésistible penchant au babil ». Elle aime la poésie et a conservé toute sa vie un carnet de poèmes d'adolescence, joliment relié et portant en exergue « Les vers sont enfants de la lyre, il faut les chanter et non les lire<sup>1</sup>. » Ceux de Baudelaire, Rilke, Pouchkine, mais aussi Leconte de Lisle, Verhaeren... y figurent soigneusement recopiés, dans leur langue originale. En voyage, elle emporte les *Conversations de Goethe avec Eckermann*.

Courtisées par tous les jeunes révolutionnaires venus en pèlerins auprès de leur aîné philosophe, Lydie Plekhanov et sa sœur Genia, jolies, élégantes et bien éduquées, déçoivent leurs attentes : des filles toutes simples, parlant mal le russe, et avec un fort accent français qui les sépare des autres étudiants russes. Pire, selon l'un d'entre eux, elles sont devenues « des [parfaites] jeunes filles de la bourgeoisie genevoise », ce qui est loin d'être un compliment – il avait qualifié auparavant ces dernières de « jeunes génisses ».<sup>2</sup>

Une photographie prise en 1905 lors d'un bal masqué dans une famille de la bonne société suisse, les Baud-Bovy, montre en effet deux

1 Citation légèrement déformée d'un vers de Antoine Houdar de La Motte

2 Cité par Chichkine, op. cit., p. 91